NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

80 N° 5 1958

Le Dieu d'Origène et le Dieu de l'Ancien Testament

Pierre NEMESHEGYI (s.j.)

p. 495 - 509

https://www.nrt.be/fr/articles/le-dieu-d-origene-et-le-dieu-de-l-ancien-testament-1966

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Dieu d'Origène et le Dieu de l'Ancien Testament

Origène vivait dans la Bible. Il la médita, l'expliqua, la commenta pendant toute sa vie. Or, cette Ecriture Sainte, qu'il considérait comme « un livre unique », est une collection de documents provenant des époques et des milieux les plus variés. La critique non croyante peut se contenter d'enregistrer cette variété. Mais l'attitude du croyant ne peut se réduire à cette pure constatation. Pour lui le même Dieu vivant est l'auteur de toute l'Ecriture, c'est Lui qui se manifeste à nous à travers toutes ses pages. Comment l'y reconnaître, Lui qui nous montre des visages tellement variés? Tout l'effort de l'exégèse chrétienne tend à réaliser cette tâche : en tenant compte du progrès de la Révélation et de l'étude des genres littéraires, elle essaye de dégager ainsi, dans les récits bibliques, l'essentiel du message religieux du revêtement stylistique variable dans lequel il fut proposé par des hommes et pour des hommes d'une mentalité très différente de la nôtre.

Origène se voyait obligé d'affronter ce même problème, qui de son temps se posait du reste avec une acuité extraordinaire : la séparation qu'avait introduite Marcion entre le Père de Jésus-Christ et le Dieu de l'Ancien Testament pesait avec une gravité singulière sur les consciences chrétiennes de l'Antiquité. Le Dieu de la Bonté, dans lequel ils croyaient, était-il bien, pouvait-il bien être, le Dieu de l'Ancien Testament, ce Dieu qui sévit, qui se met en colère, qui se repent? Quand en écrivant sur la philosophie de Celse un auteur moderne, M. Rougier, dit : « A côté du vieillard vaniteux, sectaire, courroucé et vindicatif qu'est le Dieu d'Israël, toujours prêt à brandir la foudre et à envoyer ses anges comme des sicaires, semant la guerre, la peste, la mort et l'épouvante, le Dieu de Celse possède la noble, la majestueuse et apaisante sérénité de Jupiter d'Otricoli, que ne saurait atteindre ni dommage, ni affront »[1], son affirmation, bien que très inexacte dans toutes ses appréciations, pourrait bien être l'expression fidèle du malaise que beaucoup de chrétiens cultivés éprouvèrent en lisant les invectives de Marcion contre le Dieu d'Abraham.

Le problème était donc posé. Les tentatives de solution ne tardèrent pas à se présenter. On connaît celle de Tertullien : « Quaecumque exigitis Deo digna, habebuntur in Patre invisibili incongressibilique et placido et, ut ita dixerim, philosophorum Deo; quaecumque

1. L. Rougier, *Celse, ou le conflit de la civilisation antique et du Christianisme primitif*, Paris, 1925, pp. 261-262.

autem ut indigna reprehenditis, deputabuntur in Filio et viso et audito et congresso, arbitro patris et ministro[2]. » C'était une voie sans issue, heureusement elle fut bientôt abandonnée. L'auteur des Homélies Pseudo-Clémentines donne une autre solution. Il suppose une falsification immense, œuvre d'un faussaire universel qui aurait semé des erreurs à travers toute la Bible[3]. L'auteur doit avoir traversé de graves luttes intérieures pour être tombé sur cette échappatoire forcée.

Origène avait donc à donner une réponse satisfaisante à une difficulté brûlante. Il s'y applique avec toutes ses forces. Examiner la solution qu'il propose, voici le but du travail présent.

Le principe général, qui guidera Origène dans toutes ses recherches, est la thèse, empruntée du reste à Philon, que « l'Ecriture étant divine, le sens qu'elle a, doit toujours être digne de Dieu et utile à l'homme[4] ». Voyons comment il s'y prend dans son application.

Il constate que la Bible, prise dans son sens obvie, nous donne souvent une image indigne de Dieu, elle le montre soumis à toutes sortes de limitations humaines. Mais n'est-il pas très *digne d'un Père,* dit-il, de s'adapter dans sa manière de parler aux capacités mentales et aux nécessités de son fils? Voici obtenue l'idée de la « condescendance » (synkatabasis), énoncée déjà par Philon[5], dont Origène fera une des charnières de son exégèse. Voyons intégralement un très beau texte d'Origène où il s'explique sur notre problème :

« Quand nous engageons une conversation avec un enfant de deux ans, nous employons à cause de lui un jargon enfantin, car il est impossible que les enfants nous comprennent, si nous ne déposons pas notre dignité d'hommes adultes et si, en parlant aux enfants, nous ne nous abaissons pas à leur langage. Je voudrais que tu penses la même chose de Dieu, quand il gouverne le genre humain, surtout quand cette humanité est encore dans son enfance. Observe donc, comment, tout en étant des personnes adultes, nous changeons même les noms des choses pour parler aux bébés. Pour dire 'le pain', nous employons le mot qui est le leur; à la boisson nous donnons également un autre nom enfantin et puéril et non celui que nous employons en parlant à des hommes adultes, du même âge que nous. Et encore : quand nous parlons aux enfants des vêtements, nous leur donnons des noms différents en inventant d'une certaine façon des noms enfantins. Faisant cela, sommes-nous imparfaits pour autant? Si quelqu'un nous entend, quand nous bavardons avec les enfants, dira-t-il : Ce vieux a perdu la raison, il a oublié sa barbe et son âge mûr? Ne permettra-t-on pas plutôt que celui qui parle avec un enfant, ne fasse pas usage d'un vocabulaire accompli qui convient aux vieillards, mais par condescendance

2. *Adv. Marc.,* II, 27.
3. II, 40; *P.G.,* 2, col. 105.
4. *In Jer.,* 20, 1; III, 176, 10-11; *Princ.,* 2, 4, 4; V, 132, 5-8; (nous citons selon l'édition : « Die griechischen christl. Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, Berlin-Leipzig ». L'abréviation du titre est suivie par les numéros qui indiquent le livre et le chapitre du traité; le chiffre romain qui suit, indique le volume de l'édition, les chiffres arabes à la fin indiquent la page et la ligne). Cfr J. Daniélou, *Origène,* Paris, 1948, pp. 180 ss.
5. Philo, *Immut.,* 11, 54.

parle d'une manière enfantine? Or, Dieu s'adresse à des enfants! » Origène cite pour appuyer sa thèse *Deut.*, I, 31, puis il entre dans les détails. La repentance de Dieu; ses menaces accompagnées d'expressions qui semblent indiquer qu'il ignore l'avenir, la colère, la fureur de Dieu : ce sont là des expressions que Dieu prononce « faisant semblant d'être un enfant » et « pour convertir et redresser des enfants. Nous aussi nous montrons aux enfants un front courroucé, non pour exprimer une colère intérieure, mais pour une raison de prudence. » L'homme toujours souriant qui néglige la correction de ses enfants cause leur perte. « L'Ecriture dit que Dieu se fâche et qu'il est en colère, pour que tu te convertisses et deviennes meilleur. En réalité il ne se fâche pas, et il n'est pas agité par la colère [6]. »

Le fils du martyr Léonide, le Didascale d'Alexandrie, voit toujours en Dieu le grand pédagogue cosmique. Cette idée, qui lui servira pour sa théodicée grandiose, est donc également un des principes de son exégèse : Dieu en traitant avec des enfants s'adapte à leur manière de parler : or, tous les hommes sont des enfants devant Dieu [7].

Ce principe de la « condescendance » explique les expressions qui attribuent des membres humains à Dieu : ses mains, ses yeux, ses oreilles, ses pieds expriment les aspects divers de sa puissance [8]. Il explique aussi l'attribution de passions humaines à Dieu : sa repentance n'est pas un changement en Dieu, mais une manière humaine d'exprimer les changements dans les effets de l'économie divine [9]. La colère et la fureur sont exclues de Dieu avec une insistance toute particulière : l'ombre de Marcion ne disparaît jamais des yeux d'Origène. La colère de Dieu est homonyme de la colère humaine — dit-il —, or, les homonymes sont, selon une définition d'Aristote, qu'Origène reprend, des réalités dont seul le nom est commun, la définition de l'essence qui est au fond du nom étant différente [10]. La colère de Dieu n'est donc pas du tout une passion : c'est une expression employée pour des raisons pédagogiques, la fureur de Dieu est comme le front courroucé d'un père dont le cœur déborde d'amour [11].

Le double aspect pédagogique qu'Origène découvre dans la Révélation divine, c'est-à-dire son aspect d'adaptation et celui d'éducation, lui donnait donc la possibilité d'éliminer beaucoup de difficultés de l'Ecriture Sainte. Du reste, il n'employait pas seulement ce point de vue pour expliquer les anthropomorphismes bibliques et certaines sévérités de langage, qui lui paraissent excessives; il lui sert également pour donner une explication au moins partielle de l'imperfection de la législation dans l'Ancien Testament [12] et du caractère rudimen-

6. *In Jer.*, 18, 6; III, 158, 19-160, 21. Cfr *C. Cels*, 4, 71; 340, 20-26; *In Mt.*, 17, 6; X, 594, 17-32.
7. Cfr *In Is.*, 7, 1; VIII, 279, 24-280, 13.
8. *Princ.*, 1, 1, 1-4; V, 16, 19-20, 4 et passim.
9. *Fragm. I Sam.*, n. 4; III, 295, 27-296, 7.
10. *In Jer.*, 20; III, 177, 14-19.
11. Cfr *In Exod.*, 8, 5; VI, 227, 1-6; *In Ez. H.*, 1, 3; VIII, 325, 10-13.
12. Sel. Lev. Migne, *P.G.*, 12, 397 C.

taire de l'enseignement littéral de l'Ecriture en général [13]. Même l'enseignement de Jésus n'est qu'un « enseignement enfantin [14] » ; « il ne parle pas des choses divines et ineffables. Il parle ce que les enfants peuvent comprendre [15]. »

Avec le principe de la « condescendance » ainsi compris, Origène renonçait assurément à soutenir la perfection absolue de la lettre de la Bible, mais loin de s'en émouvoir, il y voit plutôt la confirmation de ce caractère de Dieu, qu'il chérit le plus : sa bonté. En s'adressant à Celse il s'écrie : « Tu voudrais peut-être que Dieu ...quand il traite avec les hommes considère seulement ce qu'il est lui et ce qu'il se doit, sans avoir nul égard à ce qui convient d'être enseigné aux hommes qui sont sous l'économie et la conduite de son Logos, ni à ce qui peut être dit à chacun selon son propre caractère? » [16] Dieu se comporte comme un brave cuisinier qui prépare les plats selon le goût des gens de campagne sans se soucier du goût raffiné des gens de qualité. C'est une marque d'amour universel : « La nature divine, qui donne ses soins non seulement à ceux qui ont la réputation d'avoir une bonne culture grecque, mais aussi au reste de l'humanité, descendait au niveau de cette foule de personnes simples à qui elle s'adresse » [17].

L'idée de la condescendance divine combinée, comme nous l'avons vu, avec une prise de conscience du progrès dans l'économie divine, auraient-elles pu suffire à Origène pour expliquer toutes les difficultés d'expression que comportait nécessairement une révélation de la vérité divine à des hommes limités et variables? Certains croient que oui [18]. Origène en tout cas n'était pas de cet avis.

Il avait une idée extrêmement haute de l'inspiration des Ecritures et si nous l'avons vu tout à l'heure déprécier en quelque sorte la valeur de leur enseignement littéral, il ne tarde pas à exalter le sens plus profond de ces mêmes Ecritures, celui qu'il aime à nommer le « sens spirituel ». L'Ecriture, qui dans son sens obvie aidait les anciens juifs et aide même les âmes simples des chrétiens à faire les premiers pas vers Dieu, contient également *dans toutes ses pages* des enseignements profonds et *parfaits* sur la nature divine, qu'on doit y découvrir par une étude approfondie [19].

---

13. Cfr H. de Lubac, *Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Ecriture d'après Origène,* Paris, 1950, pp. 255 ss. Voir Origène, *In Jo.,* 15, 5; IV, 229, 32-230, 21.
14. *In Is.,* 7, 1; VIII, 280, 13.
15. *Ibid.,* 279, 24 ss.
16. *C. Cels.,* 2, 76; I, 198, 27-199, 4.
17. *C. Cels.,* 7, 59-60; II, 208, 25-210, 23.
18. J. Patrick, *The Apology of Origen in Reply to Celsus,* Edimbourg-Londres, 1892, p. 319 : « In his (Origen's) view of the self-limitation of God in His Word, he had a grasp of the principle of development which would have accounted for all that was perplexing in a revelation of divine truth to men... ».
19. Concernant les divers « sens » de l'Ecriture, la terminologie d'Origène

L'hérésie Marcionite jouait certainement un rôle important dans la formation de cette thèse. Origène remarque une fois en passant que le propre des hérétiques est « de ne pas conserver dans l'explication des écritures la ' symphonie ' du commencement jusqu'à la fin [20]. » Pour lui au contraire l'Ecriture est un Livre Unique, et son vrai enseignement révèle *partout* les mêmes profondeurs. La conséquence de cette position sur la question de l'idée de Dieu dans l'Ecriture était qu'Origène ne pouvait pas se contenter de dire que certains livres de l'Ecriture Sainte donnaient, pour des raisons d'adaptation et d'éducation, une idée imparfaite de Dieu. Il voulait trouver la « vraie » idée de Dieu dans toutes les pages de la Bible et il croyait pouvoir y réussir. Il nous reste à examiner l'ordre de ses procédés.

En bon exégète il se met à étudier avant tout le contexte immédiat des textes difficiles et y trouve souvent une solution qui le satisfait. Ainsi p. ex. les paroles sévères de Jahweh, prononcées au sujet d'Israël : « Je les frapperai de mort, je les ferai périr » (*Num.*, XIV, 11). Elles s'expliquent quand on lit jusqu'au verset 20, qui raconte comment Dieu, à la prière de Moïse, accorde son pardon. Le commentaire d'Origène est d'une rare beauté :

« Si le Seigneur profère une telle menace — dit-il — ce n'est pas pour montrer que la nature divine apparaît sujette aux passions et au vice de la colère; c'est pour faire connaître la charité de Moïse pour le peuple et la bonté incompréhensible de Dieu envers tout pécheur. Il est écrit que Dieu se met en colère et menace le peuple de mort; que l'homme en tire ces enseignements : il tient assez de place devant Dieu, Dieu lui fait assez de crédit pour que, même s'Il avait quelque sujet d'indignation, elle soit apaisée par les supplications des hommes... Car la bonté qui succède à la colère montre le crédit de Moïse auprès de Dieu et apprend que la colère est incompatible avec la nature divine [21]. » Voici donc un texte « amer » qui, à mieux y regarder, enseigne la bonté divine : Origène est satisfait [22].

Mais le contexte immédiat ne donne pas toujours de solution satisfaisante. Origène cherchera alors des lumières dans les autres passages de l'Ecriture Sainte qui traitent de la même question, ou qui emploient le même mot, ou dans lesquels il s'agit au moins d'une situation semblable. « Rapproche les textes entre eux, comme l'Apôtre te l'enseigne [23], et tu verras : tu trouveras la plus grande douceur là où on pensait trouver la plus grande amertume [24]. »

---

diffère de la terminologie des théologiens modernes. Pour lui le « sens littéral » est le sens matériel des récits, pris complètement « à la lettre ». Le sens métaphorique des métaphores bibliques, le sens symbolique des actions du Christ, le vrai sens des passages difficiles, qu'on ne peut découvrir qu'en les comparant à d'autres passages, le sens typique, le sens allégorique, tous rentrent pour Origène dans la catégorie du « sens spirituel ». Pour les exégètes modernes au contraire ce ne sont que les deux derniers sens, qui sont appelés strictement « spirituels », tandis que les précédents font encore partie du sens littéral.

20. *In Jo.*, 10, 42; IV, 219, 23-24.
21. *In Num.*, 8, 1; VII, 49, 14-24.
22. Cfr encore *In Jer. H.*, 1, 16; III, 15, 2-5.
23. Allusion à *I Cor.*, II, 13.
24. *In Ez.*, 1, 2; VIII, 322.

La baguette magique qui lui rend possible de transformer beaucoup d'amertume en douceur est un texte de l'épître aux Hébreux : « Quel est le fils que son père ne châtie pas? » (*Hébr.*, XII, 7). Origène le cite sans cesse [25]. Il y voit l'affirmation du caractère curatif des châtiments divins : tous les textes qui racontent que Dieu inflige des punitions, soit aux Israélites, soit aux autres nations, perdent ainsi leur caractère choquant : Dieu agit en instituteur, en maître, en docteur, en père; qui pourrait trouver à redire à un châtiment infligé par amour [26]?

L'épître aux Hébreux n'est certainement pas l'unique appui qu'Origène donne de sa thèse. Il se met à chercher à travers toute l'Ecriture des passages qui aident à expliquer les textes difficiles. Ainsi *I Petr.*, III, 18-21 lui ouvre des perspectives consolantes sur le sort des hommes qui périrent dans le grand châtiment du déluge; ainsi la prophétie d'Ezéchiel, XVI, 55 : « Sodome reviendra à son premier état » lui montre que la terrible punition infligée à ces villes servait à leur bien [27]. « Sodome reviendra à son premier état — s'écrie-t-il — et tu doutes encore que Dieu en punissant les Sodomites fasse preuve de bonté [28]? »

Le triste sort des Israélites frappés de mort au désert s'éclaire aussi par les paroles du Psaume 77 (78), 34 : « Quand il les frappait de mort, ils le cherchaient », dont Origène donne ce petit commentaire original : « L'auteur ne dit pas qu'après la mort de certains les autres cherchaient Dieu, mais il dit que ceux-mêmes qui furent tués, souffrirent une telle mort, que mortifiés ils se mirent à rechercher Dieu [29] ».

Ce dernier texte contient peut-être déjà une allusion au sens strictement « spirituel », mais nous croyons qu'Origène pense ici plutôt à une mort très réelle, en la considérant comme un châtiment utile infligé pour la correction des pécheurs. Son explication serait en ce cas un exemple typique des transpositions d'Origène : la conception du Psalmiste d'une justice pédagogique collective qui est étrangère aussi bien à la conception d'Origène qu'à celle des Evangiles eux-mêmes, est transposée par sa méthode exégétique sur le plan d'une justice pédagogique individuelle qui correspond à l'idée de Dieu qu'Origène et son temps comprennent. Notre interprétation est confirmée par le fait que la peine de mort considérée comme peine pédagogique

25. *In Mt.*, 15, 11; X, 378, 14-380, 3; *In Ez.*, 1, 2; VIII, 321, etc.
26. Cfr *C. Cels.*, 6, 56; II, 127, 2-10; *In Ez.*, 5, 1; VIII, 372, 10-27; cfr H. Koch, *Pronoia und Paideusis*. Studium über Origenes und sein Verhältnis zum Platonismus, Berlin-Leipzig, 1932, p. 140 : « Wenn diese Vereinigung des Alten Testaments mit griechischen Denken gelingt, so ist das vor allem dem Pädagogiegedanken zu verdanken. »
27. *Princ.*, 2, 5, 3; V, 136, 2-23.
28. *In Ez.*, 1, 2; VIII, 323.
29. *Princ.*, 2, 5, 3; V, 136.

est une pensée sur laquelle Origène revient très souvent [30]. Ainsi pour expliquer la mort du Pharaon et de son peuple, Origène cite *II Macc.*, VI, 12 : « Quand Dieu fait tomber sur (les pécheurs) un prompt châtiment, c'est une marque de grande bonté », et les conseils de David donnés à Salomon concernant le meurtre de Joab (*I Rois*, II, 5-6), à propos desquels une heureuse variante de la Septante lui fait lire : « Laisse ses cheveux blancs descendre en paix au séjour des morts », avec l'omission de la négation qui se trouve dans l'hébreu ; il tire de ces textes la conclusion que, comme « David, imitateur de Dieu », le Seigneur lui-même inflige la peine de mort pour guérir les pécheurs de leur malice et pour leur épargner par ce châtiment des peines purgatoires plus cruelles à subir dans la vie d'outre-tombe [31].

Ce Pharaon du reste lui causait beaucoup de soucis, son histoire étant effectivement un des chevaux de bataille des Marcionites [32]. La grande difficulté, outre le châtiment, consistait dans le texte où Dieu dit qu'il endurcira lui-même le cœur du Pharaon. Comment un Dieu bienveillant pourrait-il prononcer une telle parole ?

Origène justifie le procédé de Dieu par les conséquences heureuses que la résistance du Pharaon comportait : la puissance de Dieu et sa bonté envers son peuple se manifestaient ainsi d'une manière plus éclatante en sorte que les Israélites furent fortifiés dans leur foi et même plusieurs Egyptiens furent entraînés à suivre les Juifs. Mais Origène sent que l'explication n'est pas encore suffisante. Il donne donc deux exemples, celui de la pluie et celui du soleil : la pluie et les rayons du soleil tombent également sur toute la terre et pourtant les résultats de leur action seront très différents et même contradictoires selon la variété du sol qui les reçoit. De même, les miracles de Dieu étaient pour le Pharaon une occasion de s'endurcir, pour d'autres Egyptiens au contraire une occasion de conversion. La bonté de Dieu n'est donc pas en cause. Pourtant Origène n'est pas encore satisfait. Il ajoute une autre considération : de bons maîtres, quand ils voient leurs serviteurs devenir insolents en abusant de leur bonté, s'écrient : « Je t'ai fait méchant, je suis la cause de tes péchés ». C'est ainsi qu'il faut interpréter quand Dieu dit : « Je durcirai son cœur ». Enfin pour couronner son explication Origène trouve le moyen de nous prouver qu'il serait même inexact de considérer l'endurcissement du cœur du Pharaon comme un échec de la pédagogie divine provoqué par l'excessive bonté de Dieu ; au contraire, Dieu avec une grande sagesse laisse faire au Pharaon l'expérience douloureuse du péché, pour lui appliquer les remèdes de la souffrance au moment où, rassasié et dégoûté du mal, il sera disposé à l'accepter comme un bienfait [33].

30. *In Mt.*, 15, 15 ; X, 393, 4-11 ; *In Lev.*, 14, 4 ; VI, 484, 24-485, 5 ; etc.
31. *Fragm. Exod.*, Migne, *P.G.*, 12, col. 268 C-269 A.
32. *Princ.*, 3, 1, 9 ; V, 209, 9 ss.
33. *Princ.*, 3, 1, 9-13 ; V, 208, 29-219, 32 ; cfr *Comm. in Exod.* ; Migne, *P.G.*, 12, col. 272.

Origène a donc de nouveau réussi à trouver dans des textes « amers » la bonté de Dieu. On voit qu'outre l'idée de la punition pédagogique, il se sert de celle de la « permission » divine. Il a vite remarqué que l'Ecriture en disant que Dieu accomplit une action veut souvent dire seulement que Dieu permet qu'une chose arrive [34]. Cette distinction lui permet de surmonter de nouvelles difficultés, par exemple celle qui se présente quand nous lisons dans l'Ecriture que Dieu abandonne les hommes. Non, Dieu n'abandonne personne, dit-il, c'est l'âme qui, se plongeant dans le néant du mal, « se trouve vide de Dieu et envahie par des esprits malins [35] ».

Avec l'aide de sa méthode comparative Origène a donc réussi — sans recourir encore au sens strictement « spirituel » — à découvrir un sens acceptable à de nombreux passages difficiles de l'Ecriture; le caractère pédagogique et paternel de la bonté divine, un trait certainement biblique [36], mais appliqué par lui à tous les récits de l'Ecriture, étant la clef principale de ses solutions.

Pourtant la réponse ainsi obtenue ne résolvait pas encore toutes les difficultés. Pour trouver partout dans les Ecritures un sens « digne de Dieu », Origène doit mettre en jeu ses dernières ressources : l'explication strictement spirituelle des Ecritures. Observons comment il manie ces armes dans un duel avec Celse où la lutte des deux compétiteurs est extrêmement serrée.

Voici l'attaque de Celse : « Si les Prophètes du Dieu des Juifs ont prédit que Jésus serait le Fils de ce même Dieu, il n'est pas possible de comprendre que le Dieu des Juifs leur ordonne par l'intermédiaire de Moïse de rassembler des richesses, d'étendre leur empire, de remplir la terre, de faire passer leurs ennemis, avec leurs petits enfants, au fil de l'épée, afin d'en détruire toute la race; ce qu'il a fait lui-même sous les yeux des Juifs, comme Moïse le dit; les menaçant au reste, en termes précis, s'ils ne lui obéissaient pas, de leur infliger le même sort que leurs ennemis : qu'il en ait, dis-je, usé de la sorte; et que son Fils, cet homme Nazaréen, ait établi des lois toutes opposées, déclarant que l'accès auprès de son Père est fermé aux riches et à ceux qui aiment les charges, la sagesse, ou la gloire; qu'il ne faut pas avoir plus de soin de faire provisions de vivres que les corbeaux et qu'il faut se mettre moins en peine de ses vêtements que les lis; enfin que si l'on vous donne un coup, il faut s'offrir à en recevoir un autre. Qui a menti? Moïse ou Jésus? Ou le Père, lorsqu'il a envoyé celui-ci, avait-il oublié les ordres qu'il avait donnés à Moïse [37]? »

Le coup est dur. Origène réplique d'un ton irrité : « Celse, qui se vante de savoir tout, débite ici une pensée extrêmement grossière : c'est de s'imaginer que pour entendre les Ecritures il ne faut pas tenir compte, outre le sens littéral, d'un sens plus profond de la loi et

34. *In 2 Sam.*, fragm. 17; III, 300.
35. *In Iud.*, 2, 5; VII, 479, 18-480, 1.
36. Cfr *Prov.*, III, 12; *Ps.* 88, 31-4; *Judith*, VIII, 27; *II Macc.*, VI, 12; *I Cor.*, XI, 32; *Hébr.*, XII, 7; *Jac.*, I, 12; etc.
37. *C. Cels.*, 7, 18; II, 169, 10-26.

des prophètes [38]. » Après ce début impatient il s'en prend à chacune des assertions que Celse pensait trouver dans l'Ancien Testament et démontre que les Ecritures elles-mêmes manifestent l'impossibilité de les prendre au sens littéral. Ce n'est pas une richesse matérielle qui est promise aux Juifs : n'est-il pas écrit que « les afflictions du juste sont en grand nombre [39] »? L'Ecriture nous indique clairement qu'il faut chercher une explication spirituelle à de telles promesses quand elle affirme que les Juifs « prêteront à beaucoup de nations et n'emprunteront à personne » (*Deut.*, XV, 6). Dans l'ordre matériel une telle richesse paraît impossible. Il s'agit donc d'une autre richesse dans ces promesses : la richesse « en paroles et en science » (*I Cor.*, I, 5). Saint Paul, disciple du Christ seul, qui enseigne toutes les nations, est le véritable riche qui prête à tous et n'emprunte à personne. L'empire universel des Juifs ne doit pas être pris non plus au sens littéral : l'histoire montre qu'il ne s'est pas vérifié; mais spirituellement, par la propagation du christianisme, Israël est en train de remplir l'univers. L'extermination des ennemis est également une locution allégorique. Ne lit-on pas dans le Psaume 100 (101), 8 : « Chaque matin j'exterminerai tous les méchants de la terre »? C'est l'évidence même qu'on ne peut entendre ce texte dans le sens littéral. Qui pourrait exterminer absolument tous les pécheurs de la terre et précisément le matin? « Les pécheurs de la terre » sont donc les pensées charnelles, les ennemis à détruire étant les vices; oui, on doit même exterminer les enfants, c'est-à-dire les mauvais désirs qui viennent à peine de naître. « La lettre tue; l'Esprit vivifie » (*II Cor.*, III, 6) : la Loi et tout l'Ancien Testament, ne doit pas être pris au sens littéral, mais au *sens spirituel* [40].

Voici l'harmonie rétablie entre le Christ et le Dieu de l'Ancien Testament grâce à l'intelligence spirituelle des Ecritures. Origène reviendra très souvent sur ces mêmes pensées. La mort infligée par Dieu, ou même infligée par les Israélites, ne signifie pas l'extermination des pécheurs, mais l'anéantissement des péchés [41]. « Les Juifs en lisant ces textes deviennent cruels et ont soif de sang humain », nous savons que ce ne sont pas les hommes qu'il faut tuer, mais les démons qu'il faut extirper de notre propre âme [42].

Les démons lui serviront encore pour trouver le sens spirituel d'un autre texte difficile de l'Ancien Testament, les paroles de Jahweh dans l'Exode : « Je punis l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération » (*Ex.*, XX, 5). Origène oppose

38. *Ibid.*, 170, 1-4.
39. *Ps.* 33 (34), 20.
40. *C. Cels.*, 7, 18-22; II, 170-174.
41. *C. Cels.*, 2, 24; I, 153, 26-30; *In Num.*, 19, 2; VII, 181, 20-26; etc.
42. *In Ies. Nav.*, 8, 7; VII, 343, 1-7.

à cette déclaration les affirmations formelles d'Ezéchiel (*Ez.*, XVIII, 2-4) [43] et en donne l'explication suivante :

« Dieu, dans sa bonté miséricordieuse, punit les péchés des pères sur les fils. Puisque les pères, c'est-à-dire le diable et ses anges... indignes d'être corrigés dans le siècle présent, ne recevront la correction qu'ils méritent que dans le siècle futur, Dieu a voulu que leurs fils, c'est-à-dire ceux qu'ils ont entraînés à pécher, reçoivent dès ici-bas la peine qui leur revient, afin qu'ils arrivent purifiés dans le monde futur [44]. »

On comprend maintenant l'extrême violence d'Origène quand il s'agit de défendre la légitimité du sens spirituel des Ecritures [45]. Ce sens n'était pas seulement pour lui l'unique moyen d'expliquer les anthropomorphismes de la Bible — pour Origène, le « sens littéral » des métaphores, en tant que telles, c'est-à-dire leur sens « métaphorique », entre dans la catégorie du « sens spirituel » —, c'est aussi l'unique possibilité qui lui apparaissait de défendre la bonté de Dieu.

Origène ne considère la présence du sens spirituel dans les Ecritures évidemment pas comme une échappatoire inventée pour résoudre des difficultés exégétiques. Au contraire, l'existence de ce sens est exigée par les principes mêmes de sa gnoséologie religieuse. Il était persuadé, en fait, que non seulement l'Ecriture Sainte, prise en son sens littéral, mais que toute la réalité matérielle n'est qu'un « mystère » de dimensions cosmiques, un mystère par lequel Dieu, en se révélant obscurément, nous élève vers les choses invisibles et ainsi vers Lui-même, puisque « les choses invisibles et spirituelles sont plus proches de Dieu que les choses corporelles » et leur intelligence est « la route qui conduit à la connaissance de la Vérité, qui, elle, nous fait parvenir à Dieu [46] ».

« De la même manière — écrit Origène — que Dieu a créé l'homme selon son image et sa ressemblance, il a créé peut-être les autres créatures aussi selon l'image et la ressemblance d'autres réalités célestes. Peut-être les créatures terrestres sont à tel point l'image et la ressemblance de ces réalités, que même le grain de sénevé, qui est le plus petit parmi tous les grains, est une image et une ressemblance d'une réalité qui est aux cieux. Le fait qu'il possède une nature composée d'une telle manière, que, bien qu'il soit la plus petite de toutes les semences, il devient plus grand que tous les arbustes à tel point que les oiseaux du ciel peuvent venir s'abriter parmi ses branches, pourrait bien exprimer la ressemblance non pas d'une image céleste quelconque, mais du royaume des cieux lui-même. De la même manière, il est bien possible que les autres semences terrestres aient également une ressemblance et une explication dans les réalités célestes. Et si c'est vrai des semences, alors c'est vrai sans doute également des plantes; et si c'est vrai des plantes, alors sans doute aussi des

43. *C. Cels.*, 8, 40; II, 254-255.
44. *In Ex.*, 8, 6; VI, 232, 15-233, 10.
45. Cfr *Entretien d'Origène avec Héraclide et les évêques, ses collègues, sur le Père, le Fils et l'âme*, éd. J. Schérer, Le Caire, 1949.
46. *Comm. in Cant.*, 1; VIII, 106, 19-25. Cfr H. Urs von Balthasar, *Le mysterion d'Origène*, dans *Recherches de science religieuse*, 26 (1936), pp. 513-562 et 27 (1937), pp. 38-64.

animaux, des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes. On peut ajouter encore une autre considération : le grain de sénevé a un trait de ressemblance avec le Royaume des Cieux par le fait qu'il est devenu arbre et que les oiseaux s'abritent dans ses branches, mais il contient encore une autre image : celle de la perfection dans la foi, de manière que, si quelqu'un possède une foi, semblable à un grain de sénevé, il peut dire à une montagne qu'elle s'en aille et elle s'en ira... Le grain de sénevé contient donc plusieurs vertus, qui représentent les images des réalités célestes; son dernier et plus humble usage étant l'utilité corporelle qu'en tirent les hommes. Il nous est en conséquence permis de penser que les autres semences, plantes, racines, et même les animaux, tout en présentant eux aussi aux hommes une utilité et un service corporels, contiennent en plus des formes et des images des réalités incorporelles. Par ces formes l'âme peut être enseignée et peut s'instruire pour la contemplation des réalités invisibles et célestes [47]. »

Faut-il s'étonner que le théologien, pour qui la plus humble des plantes était révélatrice de mystères divins, nous invite à voir dans l'Ecriture inspirée un « océan de mystères [48] » ?

Donc une fois admis le sens spirituel, Origène niera-t-il complètement le sens littéral des récits scripturaires qui ne conviennent pas à son idée de Dieu? Il s'est longuement expliqué sur ce problème dans le 4e livre du « Peri archôn ». On connaît sa solution : la plupart des histoires sont vraies, la plupart des préceptes sont acceptables et doivent être observés selon leur sens littéral, ou du moins pouvaient et devaient être observés littéralement par les anciens Juifs qui formaient un état autonome et devaient donc avoir « le droit de faire la guerre à leurs ennemis, de combattre pour leur patrie et de punir, soit de mort, ou autrement, les adultères, les meurtriers, et tous ceux qui commettaient des crimes semblables [49] ». Mais on trouve également dans les Ecritures des faits qui ne sont pas réellement arrivés, on y trouve des lois qui dans leur sens littéral sont inutiles ou même impossibles à observer. Dieu a inséré ces « scandales » dans la Bible pour nous exciter à la recherche du sens spirituel; ce sens, en effet, on peut le trouver dans *tout* récit de l'Ecriture Sainte [50].

L'investigation que nous venons de terminer nous permet désormais d'énoncer les grands principes à l'aide desquels Origène retrouve son Dieu dans l'Ecriture tout entière. Ces principes sont les suivants :

I. Prendre pour norme d'explication pour les textes difficiles de l'Ecriture les autres textes scripturaires — pris surtout du Nouveau Testament [51] — qui concordent avec l'idée qu'Origène s'est faite de Dieu.

47. *Comm. in Cant.*, 3; VIII, 208, 14-209, 14.
48. Cfr de Lubac, *op. cit.*, pp. 139 ss.
49. *C. Cels.*, 7, 25; II, 177, 10-17.
50. *Princ.*, 4, 2, 4; V, 314, 6-7; *Princ.*, 4, 2, 9; V, 321, 3-322, 11; *Princ.*, 4, 3, 4; V, 328, 13-329, 13. Cfr encore *In Lev.*, 7, 5; VI, 388, 6-13.
51. Le texte qui a eu la plus grande influence sur toute la théologie d'Origène, est peut-être *Mc*, X, 18 : « Dieu seul est bon ». Ces paroles de Jésus lui réson-

II. Faire converger le sens des premiers textes avec celui des seconds :

1) par le principe de la condescendance divine au langage enfantin de l'humanité,

2) par le principe du caractère pédagogique des menaces et des châtiments divins,

3) par la distinction introduite entre le vouloir et la permission divine,

4) par le sens spirituel qui vient s'ajouter à un sens littéral d'ailleurs acceptable pour lui donner une nouvelle profondeur,

5) par le sens exclusivement spirituel au sens strict, c'est-à-dire par une transposition des récits et des lois qui reflètent une mentalité primitive, en allégories morales ou en figurations typiques, en niant en même temps leur vérité historique et la validité même transitoire de leur sens obvie.

Tel est donc le procédé d'Origène. On l'a jugé souvent très sévèrement en plusieurs de ses points, mais surtout dans le dernier. « Repugnabant ea, quae divini libri de mundi fabricatione, de ortu hominis, et de aliis rebus referunt, praeceptis philosophiae, quam imbiberat; itaque veritatem potius partis Historiae sacrae negare, quam philosophiae suae nuntium mittere volebat » — lui reproche Mosheim [52]. « Es ist eine verzweifelte, ja unwürdige Beweisführung die Origenes hier anwendet » — s'écrie Dorsch [53].

Nous sommes d'accord que beaucoup de ses exégèses particulières sont plus contestables, nous croyons cependant que les *idées maîtresses* de son exégèse sont très fécondes et furent absolument providentielles.

L'exégète croyant, qui ne considère pas la Bible uniquement comme une collection de divers documents humains, mais comme une Révélation divine progressive, culminant dans le Nouveau Testament, admettra que « tout l'ensemble de la Bible doit être compris en harmonie avec le contenu essentiel général de l'Evangile, que toute l'Ecriture est destinée à éclairer » [54]. L'exégète théologien doit donc se former une idée de Dieu authentiquement chrétienne, telle qu'elle se dégage de la totalité du message révélé, contemplé et vécu sous la lu-

---

nent continuellement à l'oreille. Cfr *In Jo.*, 1, 35; IV, 45, 10; *In Jo.*, 2, 13; IV, 69, 14; *In Jo.*, 6, 47; IV, 156, 21; *In Jo.*, 6, 57; IV, 166, 6; *In Jo.*, 13, 25; IV, 249, 15; *In Jo.*, 6, 39; IV, 148, 22; *In Jo.*, 13, 36; IV, 261, 28; *In Jo.*, 28, 6; IV, 395, 25; *In Mt.*, 15, 10; X, 376, 18; *In Mt.*, 15, 10; X, 374, 25-27; *Sel. in Num. fragm., P.G.*, 12, 578; etc.

52. J. L. Moshemius, *De rebus Christianorum ante Constantinum Magnum Commentarii*, Helmstadii, 1754, p. 651.

53. E. Dorsch, *Origenes und seine Zeit.* Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten Kirche, dans *Zeitschrift für katholische Theologie*, 30 (1906), p. 234.

54. G. L. Prestige, *Fathers and Heretics*, Londres, 1940, p. 114 (à propos de l'exégèse d'Origène).

mière de la grâce de Jésus-Christ, médité sous la direction du magistère de l'Eglise. Si cette idée de Dieu est juste, il n'est pas seulement permis, mais il est même absolument nécessaire de l'appliquer comme norme herméneutique, quand il s'agit de dégager l'enseignement éternellement valable de la révélation biblique des formes contingentes humaines dont elle s'est revêtue.

La première question donc qui s'impose, pour pouvoir juger la valeur chrétienne de l'exégèse d'Origène, est de savoir si son Dieu est, oui ou non, le Dieu chrétien, le Père de Jésus-Christ? Nous avons traité longuement ce problème dans un autre travail, que nous espérons publier bientôt. Ici nous ne pouvons que donner le résultat de notre enquête : malgré des erreurs et des insuffisances évidentes, l'idée qu'Origène a de Dieu est profondément chrétienne : avec la Bonté morale et paternelle de Dieu au centre de son sytème, la philosophie religieuse d'Origène se situe dans la ligne des grands penseurs *chrétiens*.

Et donc, en tant que cette idée de Dieu était imparfaite, son application comme norme d'exégèse induisait Origène à fausser sur plusieurs points l'enseignement authentique de la Bible, elle empêchait notamment le Maître Alexandrin de trouver une résonance dans son âme aux aspects plus austères de la Révélation; mais en tant qu'elle était une idée profondément chrétienne, son application à l'interprétation de beaucoup de passages difficiles de l'Ecriture portait des fruits extraordinaires et faisait pressentir à Origène plusieurs des solutions les plus modernes des mêmes difficultés. Certes, les expressions d'Origène sont toutes différentes de la terminologie plus circonspecte des exégètes catholiques contemporains : il niera tout simplement le « sens littéral » quand ses successeurs tardifs parleront de métaphores, de narrations populaires, de traditions référées sans intention doctrinale, de citation implicite, etc. Ils auront souvent moins de scrupules d'attribuer à Dieu des lois qui conviennent à une humanité primitive. Mais les libertés qu'ils prendront avec le sens matériellement historique des récits, tel que se l'imaginerait une exégèse ignorante des différents genres littéraires de la Bible, seront parfois différentes, mais certainement pas moindres que celles que le Maître d'Alexandrie croyait pouvoir se permettre. Origène en tout cas aurait accepté de grand cœur l'axiome suprême des exégètes catholiques modernes : Dans le sens voulu par Dieu et l'hagiographe, l'Ecriture est vraie et infaillible. Il demeure toutefois cette différence que les exégètes d'aujourd'hui pensent en général que les moyens principaux pour découvrir ce sens sont la philologie et l'étude des genres littéraires de l'Ancien Orient; Origène au contraire croyait que le moyen le plus important de cette intelligence était la conversion de l'homme [55],

55. *In Jo.*, 20, 20; IV, 351, 34-362, 6.

puisque ainsi, pensait-il, l'exégète peut espérer reproduire en soi les dispositions des saints hagiographes et comprendre en conséquence leur œuvre. Cette conversion du cœur, Origène l'estimait absolument nécessaire surtout pour la découverte du « sens spirituel » des Ecritures. Sans doute, beaucoup d'exégètes modernes admettraient-ils difficilement son principe que l'Ecriture entière a un sens spirituel et en fait Origène, dans l'application particulière de cette idée, se laissait trop souvent influencer par l'allégorisme exagéré de Philon et même celui des gnostiques. Toutefois même aujourd'hui il ne manque pas d'exégètes qui, suivant les indications de saint Paul, croient que l'Ancien Testament tout entier comporte un sens typique, que le Christ et son Eglise y sont toujours présents. D'autre part, même en ce qui regarde le Nouveau Testament, tout en maintenant fermement son caractère historique, nous nous rendons aujourd'hui mieux compte de l'aspect symbolique et ecclésial, qui s'ajoute à l'aspect historique dans beaucoup de ses récits.

Du reste Origène se trouvait dans la nécessité inéluctable d'insister sur le sens spirituel, s'il voulait faire accepter aux contemporains ses solutions des difficultés bibliques. Aujourd'hui, quand le sens historique est devenu un des traits dominants de la pensée, il est relativement aisé de comprendre que ces difficultés peuvent être résolues, si on leur applique le principe du *progrès* de la Révélation. Mais tel n'était pas le cas à l'époque d'Origène. A une époque comme la sienne, où, d'une part, le sens historique faisait presque complètement défaut, et où, d'autre part, l'idée que les milieux cultivés se faisaient de Dieu avait une hauteur et une noblesse considérables, l'explication qui voudrait justifier certains récits de la Bible en mettant en avant *uniquement* leur rôle historique dans l'instruction d'une humanité encore primitive, ne pouvait pas satisfaire les esprits. Origène donna une solution acceptable. Les principes de son herméneutique permettaient de conserver l'idée de Dieu qu'il savait être juste et sauvegardaient en même temps l'autorité de l'Ancien Testament. « D'un seul coup la supériorité sur Marcion était établie [56] ». Les successeurs d'Origène n'eurent pas à revenir sur cette question, elle était réglée par lui une fois pour toutes.

M. Prestige a donc raison de dire : « L'œuvre accomplie par Origène était d'une importance énorme. Il donnait aux chrétiens intelligents la possibilité de croire dans la Bible et ainsi il rendait possible aux gens intelligents de rester chrétiens [57] ».

Rien de plus vrai que cette affirmation. Pour nous en persuader laissons parler pour finir un intellectuel de l'Antiquité en train de franchir le seuil de la conversion : saint Augustin.

---

56. M. Pohlenz, *Vom Zorne Gottes*, Goettingue, 1909, p. 39. Cfr aussi de Lubac, *op. cit.*, p. 53.
57. *Op. cit.*, p. 122.

« Je commençais — dit-il dans ses Confessions — par voir premièrement que les propos d'Ambroise se pouvaient soutenir et j'en venais à penser que la foi catholique, incapable, selon mes idées d'autrefois, de rien dire contre les assauts des manichéens, était en somme autre chose qu'affirmations gratuites, effrontées. Cela surtout pour l'avoir une fois, deux fois et plus souvent, entendu résoudre, à propos de l'Ancien Testament, des énigmes, pour moi mortelles, quand je prenais tout au pied de la lettre. L'interprétation spirituelle de la plupart de ces textes m'amenait dès lors à me reprocher d'avoir, sur cet article au moins, désespéré en croyant impossible toute réplique aux anathèmes et aux railleries contre la Loi et les prophètes [58]. »

« Tous les dimanches Ambroise exposait au peuple, à la perfection, la parole de vérité; j'étais alors dans l'auditoire et me convainquais de plus en plus que toutes les astucieuses calomnies, nœuds ficelés par nos fameux charlatans, à l'encontre des livres divins, se peuvent délier. J'appris ainsi à n'en pas douter en quel sens les fils de ton esprit, régénérés par ta grâce dans l'Eglise leur mère, comprennent l'homme « fait par toi à ton image » : à savoir qu'ils ne croient ni ne conçoivent le *corps* de l'homme moulé sur toi... Je fus bien aise et je rougis d'avoir tant d'années aboyé non pas contre la foi catholique, mais des fantômes d'opinions charnelles [59]. »

Quelle « joie... que la lecture des vieux textes et de la Loi et des prophètes me fût désormais proposée sous un autre angle qu'auparavant, quand j'accusais tes saints de vues, à mon sens, absurdes, mais que, dans le fait, ils n'avaient pas. Souvent, dans ses sermons au peuple, Ambroise disait, comme une consigne où il eût mis toute sa ferveur : 'La lettre tue, l'esprit vivifie'. De l'entendre me mettait en joie, tandis que, le voile de mystère écarté, il ouvrait au sens spirituel ce qui, dans sa lettre, avait l'air d'une doctrine à contresens. Pas un mot qui me choquât [60]. »

« Aussi bien, pour en avoir déjà entendu donner maintes explications vraisemblables, imputais-je à une profondeur dans le mystère les discordances qui en ces textes me choquaient toujours. L'autorité de l'Ecriture m'apparaissait d'autant plus vénérable, d'autant plus digne d'une foi sacro-sainte, que, tout en étant à la portée de tout lecteur, elle réservait pour un entendement plus haut l'honneur de son secret. L'ouverture toute franche des mots et la façon tout humble du style font à la fois qu'elle s'offre à tous et qu'elle pique l'attention de quiconque n'a point le cœur léger. En somme, pour tout le monde, l'accueil d'une rade publique et, pour une élite, le passage vers toi par des goulets resserrés [61]. »

On sait à quel degré saint Ambroise dépend d'Origène; du reste, les expressions que nous venons de lire reflètent elles-mêmes assez clairement la lumière surgie à Alexandrie. Origène était donc présent au baptistère de Milan, quand Augustin devint le fils de l'Eglise catholique : c'est son plus bel éloge et sa meilleure justification.

Tokyo, St. Mary's College
710, 1 Chome, Kamishakujii
Nerima-ku.

Pierre NEMESHEGYI, S. J.

58. *Conf.*, lib. V, cap. 14.
59. *Ibid.*, lib. VI, cap. 3.
60. *Ibid.*, lib. VI, cap. 4.
61. *Ibid.*, lib. VI, cap. 5.